

à la propriétaire. C'était un double anachronisme, car, outre que la chaleur de la saison protestait contre l'ampleur et le poids d'un tel vêtement, le paletot entraînait alors dans la troisième année de son règne, et la redingote de castorine n'était plus qu'un souvenir suranné d'une autre époque.

L'honnête marchand était, en outre, orné de son immense parapluie dont le retour du beau temps n'avait pu le décider à se dessaisir ; et son chapeau à large bords, abaissé sur sa tête grisonnante, complétait un accoutrement assez étrange et peu conforme aux traditions élégantes de l'établissement vers lequel il portait ses pas. Aussi son apparition fut-elle saluée unanimement par un murmure et des chuchotements plus joyeux que flatteurs. M. Lenoir était préoccupé de craintes trop sérieuses pour s'inquiéter de l'impression que sa présence pouvait produire ; il s'avança imperturbablement, tenant le parapluie levé d'une main, un garçon de service s'interposa, et, après l'avoir considéré des pieds à la tête, lui demanda, d'un ton de protection, ce qu'il désirait.

—Je voudrais savoir si M. Auguste Lenoir est ici.

—Qu'est-ce que c'est que ça ?

—C'est mon fils.

—Connais pas.

—Cependant, dit M. Lenoir sans manifester aucune impatience et en consultant un papier qu'il venait de tirer de sa poche, il a dû rejoindre ici ses amis, le marquis de Forsac, le comte de Norlac, le baron de...

—Ces messieurs sont ici en effet, interrompit le garçon. Voyez à cette table ; mais je doute que vous y trouviez ce que vous cherchez.

M. Lenoir examina attentivement les cinq jeunes gens qui lui étaient désignés et s'assura que son fils n'était point parmi eux. Un sixième couvert resté libre et l'absence de mais autres que des hors-d'œuvres indiquaient suffisamment qu'on attendait encore un convive. Cette remarque n'échappa point à M. Lenoir, mais les regards insolents qui se dirigeaient de tous côtés vers lui avaient fini par le déconcerter à tel point qu'il allait battre en retraite, lorsque Grigny s'écria :

Ce maudit Auguste se fait toujours attendre ; je parie qu'il est encore chez sa Julia. Ma foi, tant pis, les absents ont tort, messieurs, je propose de commencer sans lui.

—Appuyé ! appuyé ! aux voix la proposition ! s'écrièrent les jeunes gens.

—Eh bien, reprit Grigny, que ceux qui sont d'avis de ne pas attendre Auguste élèvent la fourchette.

Cinq fourchettes se levèrent simultanément, et le garçon reçut l'ordre de servir le potage.

—Ce nom d'Auguste, deux fois prononcé, avait nécessairement fixé l'attention de M. Le-

noir, qui se décida enfin à surmonter ses répugnances pour adresser la parole à Grigny. Il s'avança donc vers lui, et après s'être incliné trois fois :

—Pardonnez-moi monsieur, la liberté que je prends de vous déranger, mais je voudrais savoir si ce n'est pas M. Auguste Lenoir que vous attendez.

—D'abord nous n'attendons personne répliqua Grigny d'un ton caustique, puisque nous venons de prendre à cet égard une décision unanime. Quant au sieur Auguste Lenoir, je n'en ai jamais ouï parler.

—Pardon ; il a dit ce matin à ma femme qu'il avait un rendez-vous ici avec le marquis de Forsac et plusieurs autres gentilshommes de ses amis.

—Nous n'avons jamais eu d'Auguste Lenoir pour ami. Le marquis de Forsac était, en effet, ici ce matin, mais avec M. le baron Auguste de Belcour.

—Je me serais trompé, soupira le vieillard.

L'un des jeunes gens se pencha vers Grigny et lui dit à l'oreille :

—C'est un nom de guerre que Belcour aura pris, cet individu m'a tout l'air d'un anglais. (On sait que ce mot, dans le style jeune France, est synonyme de créancier.)

Bien que cette phrase fût prononcée à voix basse, M. Lenoir en entendit la dernière partie. Une rougeur plus vive colora son visage, et il riposta avec un véritable courroux.

—Non, monsieur, je ne suis pas Anglais, je suis Français, Français comme vous...

Le jeune homme, vivement égaré ainsi que ses convives par cette superbe manifestation d'esprit national, lui répondit :

—Qu'est ce que cela prouve ! L'un n'empêche pas l'autre.

L'étrangeté apparente de ce raisonnement et les nombreux éclats de rire dont il était accompagné convainquirent M. Lenoir qu'on voulait se moquer de lui. Il enfonça fièrement son chapeau sur sa tête haussa les épaules avec une expression non équivoque de dédain, alla s'asseoir devant une table vide, frappa sur le marbre avec une pièce de monnaie en criant : " Garçon, une bouteille de bière !" et sembla défier du regard les rieurs, qui répondirent à son défi par un redoublement d'hilarité.

—Est-ce de l'ale ou du porter que monsieur désire ? demanda le garçon.

—Apportez ce que vous voudrez.

M. Lenoir, dont l'esprit était momentanément bouleversé par tant d'émotions diverses, ne savait à quelle probabilité se rattacher. Malgré les dénégations de Grigny, et quoique son esprit ne se fût pas même arrêté un instant à la possibilité d'une identité, d'ailleurs peu vraisemblable, entre